

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                          |                                                                                                                                                                             |                                     |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             |
|--------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /<br>Couverture de couleur                                                                                                                                  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur                                                                                                                                                                                                                                                                                           |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /<br>Couverture endommagée                                                                                                                                   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées                                                                                                                                                                                                                                                                                           |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée                                                                                                 | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées                                                                                                                                                                                                                                                     |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque                                                                                                                      | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées                                                                                                                                                                                                                                              |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur                                                                                                                          | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées                                                                                                                                                                                                                                                                                            |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)                                                                          | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence                                                                                                                                                                                                                                                                                                  |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur                                                                                           | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression                                                                                                                                                                                                                                                                |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents                                                                                                                | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire                                                                                                                                                                                                                                                   |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /<br>Seule édition disponible                                                                                                                        | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             |
| <input type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:                                                                                                                      |                                     |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             |

*M. Trudeau*

# LES VEILLÉES LITTÉRAIRES CANADIENNES.

REPERTOIRE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE LITTÉRATEURS.



“ On se lasse de tout, excepté du travail.”

## SIXIÈME VEILLÉE.

Que votre âme et vos mœurs, peintes dans vos ouvrages,  
N'offre jamais de vous que de nobles images.  
Je ne puis estimer ces dangereux auteurs  
Qui, de l'honneur en vers, infâmes déserteurs,  
Trahissant la vertu sur un papier coupable,  
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable. “Art Poét.”

L. J. RACINE, Agent-Général.

IMPRIME PAR J. C. LAGARDE, MONTREAL.

1854.

## LE COMTE DE SETUBAL.

---

..... En ce moment l'ouragan redoubla de violence.

Ce n'était pas un de ces majestueux orages d'été, auxquels le roulement continu de la foudre et le rayonnement incessant des éclairs donnent une grandeur qui distrait de l'effroi qu'ils inspirent ; mais c'était une de ces tempêtes automnales, lugubres, monotones, qui n'ont qu'une voix, le vent, et qui ne font naître qu'une sensation, la tristesse.

Deux personnes se chauffaient dans une petite salle basse du presbytère de Rabasteins ; l'une était M. Simonet, curé de ce beau village ; l'autre Benoîte, sa servante.

Benoîte était accroupie dans un des coins de la cheminée ; M. Simonet, assis dans un vieux fauteuil de canne, occupait l'autre côté ; entre eux il y avait une petite table, sur laquelle on voyait tous les objets indispensables au repas d'une seule personne, et un plat de poissons frits, d'où s'élevait une vapeur tout à fait apéritive.

La pièce était éclairée par la flamme brillante du foyer, et par la lueur vacillante d'une longue et mince bougie de résine passée dans un anneau de fer qui était à l'un des angles intérieurs de la cheminée, de manière à ce que la fumée pût s'échapper avec celle du foyer.

— Eh bien ! monsieur, dit Benoîte, vous ne voulez donc pas souper ? Pour peu que vous tardiez encore, ma friture va être froide.

— Tout à l'heure, tout à l'heure, Benoîte. D'abord, je ne suis pas en grand appétit ce soir ; puis, quand je pense à tous les malheureux qui sont en ce moment, et par cet horrible temps, sans asile et sans pain, je n'ai plus le courage de manger.

— Mais, quand vous jeûneriez, en auront-ils moins faim et moins froid ?

— Je ne vous dit pas le contraire, Benoîte. Allons, allons, je vais dépêcher mon souper pour ne pas retarder le vôtre.

M. Simonet mit une truite sur son assiette, et, comme il allait l'entamer, il posa son couteau et dit :

— Benoîte, il me semble qu'on a frappé à la porte qui donne sur la rue.

— Non, monsieur, répondit Benoîte ; c'est le vent qui secoue le volet de l'écurie ; vous savez qu'il ne ferme qu'à l'aide d'une ficelle.

Un coup de marteau, vigoureusement appliqué, fit prévaloir l'opinion de M. Simonet, qui se contenta de sourire, comme pour dire : vous voyez que j'avais raison.

Benoîte se leva avec un petit mouvement d'humeur ; prit, dans un sabot pendu à l'angle de la cheminée, une bougie de résine pareille à celle qui brûlait, l'alluma, et alla ouvrir une porte qui donnait sur un petit corridor, au bout duquel était l'autre porte donnant sur la rue.

— Qui est-là ? demanda-t-elle.

— Je suis Picard, le postillon, madame Benoîte, répondit une voix venant du dehors ; j'amène un voyageur qui désire parler à M. le curé. Ouvrez vite, car la pluie tombe bien fort, et le vent va éteindre ma lanterne.

Benoîte ouvrit d'une main, tandis que de l'autre elle mettait sa bougie sous le nez de Picard pour constater son identité ; mais une rafale qui s'engouffra dans le corridor ne lui en donna pas le temps ; heureusement la lanterne du postillon lui vint en aide, et elle put alors reconnaître Picard, accompagné d'un personnage en costume de voyageur.

— Vous pouvez maintenant vous retirer, dit l'étranger au postillon ; — cette dame me conduira. Recommandez seulement à mon valet de chambre de venir me chercher ici dans une heure, et d'entretenir en attendant le feu de mon appartement.

Puis, se tournant vers Benoîte, il ajouta : — Madame, je voudrais parler à M. le curé.

— M. le curé est à souper, grommela la servante.

— Faites toujours entrer, dit le curé lui-même en s'avançant dans le corridor ; le temps est trop mauvais pour obliger les gens à revenir.

Benoîte introduisit le voyageur et se retira, non sans avoir jeté sur lui un regard inquiet et mécontent.

## II

Il y avait deux chandelles sur la cheminée ; M. Simonet en prit une, l'alluma, la posa sur la table, et se mit à examiner l'étranger.

C'était un homme de haute taille, fort maigre et légèrement voûté. Il paraissait avoir de soixante à soixante cinq ans, et portait une figure hautaine et dure qui ne prévenait pas en sa faveur. Grands yeux noirs enfoncés dans leur orbite, nez recourbé en bec de faucon, lèvres minces, sourcils épais, chevelure rude ; du reste, ses manières étaient celles d'un homme bien élevé.

Il tira de sa poche une lettre qu'il remit au curé. Celui-ci en examina l'adresse et dit : — Ah ! c'est de Monseigneur. — Puis il rompit le cachet et lut ce qui suit.

“ Monsieur le curé,

“ Cette lettre vous sera remise par M. le comte de Sétubal, qui m'est fortement recommandé par monseigneur l'évêque d'Oporto. “ Le but de son voyage à Rabasteins vous sera expliqué par lui-même. Veuillez, je vous prie, l'aider dans ses démarches, autant “ que ce sera compatible avec les fonctions et les devoirs de votre “ ministère.

“ Recevez, monsieur le curé, l'assurance de mon affectueux dévouement.

“ ROCH-ÉTIENNE,  
“ Évêque de Tarbes.”

—En quoi puis-je donc vous servir, monsieur le comte ? demanda le curé.

—C'est une histoire un peu longue, reprit le voyageur ; pouvez-vous l'entendre ?

Le curé s'inclina respectueusement, et le voyageur, que nous appellerons désormais le comte, commença en ces termes.

“ Ainsi que votre évêque vous l'a écrit, monsieur le curé, je me nomme le comte de Sétubal ; je suis premier gentilhomme de la chambre de S. M. très-fidèle Jean VI, roi de Portugal ; en outre, son ambassadeur en Angleterre ; de plus, grand'croix de l'ordre du Christ, et commandeur de celui de la Tour et l'Épée.”

M. Simonet se leva, prit sur la cheminée la seconde chandelle, et se hâta de la placer sur la table à côté de l'autre, après l'avoir allumée.

“ Je ne vous fais pas l'énumération de mes qualités poursuivit le comte, pour en tirer vanité ; mais je voulais arriver à vous dire qu'on est bien malheureux quand on est tout ce que je suis, et qu'on possède la plus grande fortune de tout le Portugal, de n'avoir plus d'enfants pour vous remplacer dans vos honneurs et pour vous succéder dans vos biens.”

M. Simonet s'inclina de nouveau en signe d'assentiment.

—J'ai cependant un fils, ajouta le comte.

—C'est beaucoup, dit le curé, s'il est bon chrétien et bien portant.

—Je ne connais ni l'état de son âme ni celui de sa santé, reprit le comte d'une voix sombre ; tout ce que je sais, c'est qu'il s'est marié sans mon consentement et qu'il se cache dans votre village.

— Si c'est un coupable que vous cherchez, monsieur le comte, adressez-vous à l'autorité municipale ; quand à moi, je ne connais que des malheureux.

— Mais si c'est un pardon que j'apporte . . .

— Alors, je suis, tout à vous, monsieur le comte.

— Ecoutez-moi donc, monsieur la curé.

“ En 1814, don Diègue de Sétubal, mon fils unique, était officier supérieur dans un des régiments portugais qui envahirent le midi de la France avec l'armée anglo-espagnole, commandée par lord Wellington. Blessé à la bataille de Toulouse, il fut envoyé en convalescence à Tarbes, d'où il m'écrivit pour me demander mon consentement à un mariage tellement disproportionné, que je ne répondis à sa lettre qu'en priant son colonel de le faire repartir sans délai pour le Portugal.

“ Je fus quelques semaines sans entendre parler de cette extravagance, et je supposais que mon fils était enfin revenu à des sentiments plus dignes de sa naissance et de son éducation, quand son colonel m'écrivit pour me dire que don Diègue n'avait répondu à la communication qu'il lui avait faite en mon nom que par l'envoi de sa démission, et qu'il le supposait près de moi, car depuis il ne l'avait pas revu.

“ Je partageai tellement cette opinion, que j’annonçai à tous mes amis le prochain retour de mon enfant. Cependant les jours, les semaines, les mois s’écoulèrent, et don Diègue ne reparut pas. L’armée portugaise était rentrée ; le régiment de mon fils vint à Coïmbre tenir garnison, je m’y rendis sur-le-champ.

“ Là, je ne trouvai que des gens surpris de mes inquiétudes, car tous étaient convaincus que mon fils devait être près de moi. Un seul officier, avec lequel don Diègue était plus particulièrement lié, me donna à entendre qu’il était resté en France, mais qu’il ignorait le lieu de sa retraite.

“ Je m’adressai aussitôt au marquis de Marialva, notre ambassadeur à Paris, et je le suppliai de mettre tout en œuvre pour découvrir don Diègue. Le marquis réclama l’intervention du ministre de la police ; des agents actifs et intelligents furent envoyés dans le midi de la France ; l’or fut répandu à pleines mains ; mon fils ne put être découvert, et je finis par croire ou qu’il avait succombé dans un duel, ou que, désespéré de mon refus de consentir à son mariage, il s’était retiré dans une maison religieuse.

“ Néanmoins je continuai mes recherches, et l’année suivante en me rendant au congrès de Vienne, je m’arrêtai à Tarbes afin d’y prendre quelques informations sur la famille à laquelle mon fils avait voulu unir son sort. J’appris qu’à une époque qui correspondait à celle de la disparition de don Diègue, ce qui restait de cette famille avait aussi quitté la ville sans dire aux personnes qui la connaissaient où elle comptait se retirer. Cette coïncidence me rassura sur la vie de mon fils, sans toutefois me satisfaire, car je dus croire alors à son déshonneur. ”

— Mais, monsieur le comte, peut-être est-il marié.

— N’avez-vous que cette consolation à me donner, monsieur le curé ? s’écria le comte en sortant brusquement du calme qu’il avait conservé jusqu’à ce moment. Marié ! marié ! sans doute il doit l’être, et c’est ce qui me désespère ! Mais, marié ou non, maintenant que je connais le lieu de sa retraite, il faudra bien qu’il brise des liens qui sont une honte pour lui et un malheur pour moi !

Après cette explosion, le comte laissa tomber sa tête dans ses deux mains et garda le silence.

— Je compatissais sincèrement à vos douleurs, Monsieur, dit le bon curé d’une voix grave et émue ; toutefois, je dois vous avouer que je ne saurais approuver la résolution que vous semblez avoir prise d’emmener M. votre fils dans quelque situation qu’il soit ; car enfin, s’il est marié, vous n’avez pas le droit et vous ne sauriez avoir la volonté de séparer violemment ce que Dieu a joint.

— Vous parlez de droit, monsieur le curé ! qui vous donne celui de régler la conduite que je dois tenir dans une affaire qui n’intéresse que moi ?

— Pardonnez-moi, monsieur le comte, elle intéresse aussi la morale, qui regarde tout le monde ! Ecoutez : je ne suis qu’un homme

simple, ignorant de vos lois humaines et de vos distinctions sociales ; mais j'ai sans cesse sous les yeux un code immortel qui est l'Évangile, et j'y lis que l'homme abandonnera son père et sa mère pour suivre sa compagne. Sans doute. M. votre fils est coupable de vous avoir désobéi ; mais doit-il aujourd'hui racheter sa faute par un crime ? Savons-nous d'ailleurs s'il n'a pas expié le malheur d'avoir méconnu vos volontés ? L'autorité paternelle, qui n'est que la délégation de celle de Dieu, a en lui un auxiliaire inflexible qui oblige quelquefois les pères à intercéder pour les enfants qui les ont offensés. Et peut-être tandis que nous parlons, votre fils est-il dans une situation tellement malheureuse, que si vous pouviez le voir, au lieu de l'accabler de votre colère, vous supplieriez son maître et le vôtre de lui pardonner.

—Jamais ! jamais ! murmura le comte d'une voix étouffé par la violence des passions contraires qui s'agitaient dans son sein. Je n'ai rien sanctionné, je ne dois rien reconnaître ; et si j'ai passé sept années de ma vie à découvrir la retraite de mon fils, ce n'est pas dans le lâche dessein d'approuver un jour l'acte qui a imprimé une tache indélébile à mon nom !

M. Simonet garda le silence, le comte continua.

Quoiqu'il en soit, monsieur le curé, mon fils est caché dans votre village sous le nom de Diégo ; le connaissez-vous ?

—Oui, monsieur le comte, je le connais, dit le prêtre, et je pleure souvent avec lui, car il n'a pas passé un seul jour sans gémir sur sa désobéissance.

—Il est donc bien malheureux ? demanda le vieillard.

M. Simonet leva les yeux au ciel.

—A-t-il des enfants ?

—Il en a eu trois : deux sont morts, le dernier est mourant.

Eh bien ! qui l'empêcherait de me suivre ?

—Mais sa femme vit, monsieur le comte ; et elle est plus malheureuse que lui, puisqu'elle a été mère !

—Demeure-t-il loin d'ici ?

—A un quart de lieue seulement, mais le chemin n'est praticable qu'à pied ou à cheval.

—Pouvez-vous me conduire demain matin ?

—Je suis à vos ordres, monsieur le comte, si vous ne voulez qu'un guide ; mais j'aurai le chagrin de vous refuser si vous avez espéré trouver un complice.

La figure sombre du comte s'illumina à force de pâlir ; cependant il répondit avec plus de calme que sa physionomie n'en exprimait :

—Vous ferez ce que vous voudrez, monsieur le curé. Dans tous les cas, votre présence ne peut qu'être utile, car si vous refusez vos conseils vous aurez sûrement l'occasion d'offrir vos consolations.

—Alors comptez sur moi : quelle est votre heure ?

—Dès qu'il fera jour.

—Eh bien ! je dirai ma messe à six heures ; voulez vous y assister ?

—Je vous attendrai à votre sortie de l'église. Bonsoir, monsieur le curé !

—Bonsoir, monsieur le comte.

### III.

Après le départ du comte, M. Simonet resta quelques moments plongé dans une méditation profonde, et nous pouvons affirmer qu'elle avait pour objet la visite qu'il venait de recevoir. D'abord il avait eu la pensée de se rendre malgré la tempête et l'obscurité auprès du pauvre Diégo pour le préparer à l'épreuve qu'il devait subir le lendemain ; puis sa conscience lui avait dit que dans une conjoncture où il aurait peut-être besoin de cette autorité que donne la droiture, il ne devait pas débiter par trahir la confiance qu'on lui avait montrée en s'adressant à lui. Il savait d'ailleurs que les cœurs brisés sont toujours prêts à recevoir de nouvelles secousses, et il avait un vague espoir qu'en n'avertissant pas ses amis, ceux-ci n'auraient ni le temps ni l'idée de cacher une partie des misères sur l'ensemble desquelles il comptait pour remuer l'âme du comte jusqu'à en arracher un pardon.

Nous allons donc laisser M. Simonet se préparer par la prière et le repos à la lutte dans laquelle il avait accepté un rôle, et nous compléterons une histoire dont nos lecteurs ne connaissent qu'une partie.

“ C'est un fait incontestable et presque incontesté aujourd'hui, que la France avait payé de son bien-être intérieur la gloire immense qu'elle avait acquise pendant le règne de Napoléon. La guerre avait tué l'agriculture, le blocus continental avait anéanti le commerce et l'industrie, et une multitude d'intérêts privés étaient en souffrance ; mais la nation, consolée par ses triomphes, cachait avec une noble pudeur les blessures faites à sa prospérité par cette épée des conquérants, dont la poignée est une seconde lame qui déchire le sein de sa patrie.

“ M. Girard, riche armateur de Bayonne, avait été une des victimes marquantes de cette grande et désastreuse époque. Au moment de la rupture de la paix d'Amiens, il s'était endormi un soir plus que millionnaire, et s'était éveillé le lendemain presque un indigent. Quatorze navires qui portaient toute sa fortune, avaient été arrêtés au départ ou capturés au retour, et il ne lui était resté que quelques immeubles qui avaient à peine suffi à remplir des engagements qui le laissaient pauvre, mais irréprochable et honoré.

“ Toutefois sa ruine n'avait pas été sa plus grande douleur, car presque à la même époque il avait perdu, jeune encore, sa femme qu'il chérissait tendrement et qui n'avait pu survivre à ses malheurs. Bayonne lui était devenu alors un séjour insupportable, et il l'avait quitté pour aller s'établir à Tarbes, avec Marguerite, sa fille unique, qui sortait à peine de la première enfance.

“ Il y vivait depuis dix ans du produit d'un mince emploi dans les



contributions indirectes, lorsque les événements de 1814 amenèrent les étrangers dans le Béarn, et la bataille de Toulouse le jeune comte de Sétubal dans sa maison. Don Diègue, blessé, y avait reçu ces soins affectueux et délicats dont les êtres qui ont souffert ont particulièrement l'intelligence, et il s'était attaché à M. Girard et à sa fille par une de ces affections fortes que le malheur peut seul inspirer. Le jeune étranger n'avait pas cherché à se rapprocher de ses hôtes en leur faisant un mystère de l'élévation de son rang et de l'opulence à laquelle il était destiné, et ceux-ci, avec une égale bonne foi, ne lui avaient pas dissimulé l'obscurité de leur origine et la gêne de leur situation. Il en était résulté que M. Girard, qui étendait à tout son incorruptible probité, avait pris un jour don Diègue à part, et il lui avait dit sans aucune préparation oratoire : Monsieur le comte, vous aimez ma fille.

“ Don Diègue, quoique un peu embarrassé, en avait convenu, et bientôt après il avait écrit à son père pour le prier de consentir à son mariage.

“ Puis il était allé confier sa résolution à M. Girard, et lui demander s'il pouvait compter sur son consentement, dans le cas où il obtiendrait celui de son père. M. Girard avait répondu en homme reconnaissant et honoré ; mais il avait déclaré que le consentement du comte lui paraissait une chose impossible.

“ On connaît par le comte de Sétubal lui-même la réponse qu'il fit à la demande de don Diègue. Celui-ci ne la dissimula pas à M. Girard, mais il ajouta qu'il était décidé à se marier contre la volonté de son père si Marguerite et lui voulaient y consentir. L'honnête négociant répondit que pour rien au monde il ne voudrait accepter pour sa fille un sacrifice aussi grand que celui que don Diègue lui offrait, puisqu'il ne s'agissait pour lui de rien moins que de renoncer à sa patrie, à sa famille, à son rang, pour devenir le gendre d'un armateur ruiné ; qu'il avait d'ailleurs trop de fierté pour permettre que sa fille entrât dans une famille qui la repoussait ; que c'était un fâcheux début pour un mariage qu'une désobéissance qui pouvait entraîner une malédiction ; qu'en conséquence il refusait son consentement, et qu'il suppliait don Diègue de ne plus remettre les pieds chez lui.

“ Peu de temps après, M. Girard, dont la vie s'était usé de bonne heure à souffrir, tomba gravement malade, et reconnut bientôt qu'il était en danger. Une inquiétude affreuse s'empara de son esprit en pensant à l'abandon dans lequel il allait laisser Marguerite. De cette crainte au regret d'avoir repoussé la demande de don Diègue, il n'y avait qu'un pas, et sa faiblesse paternelle l'eut bientôt franchi. Toutefois son désintéressement et sa fierté ne lui permirent pas d'oser davantage, et l'idée de l'initiative d'une démarche ne traversa même pas son cerveau, tant le malheur l'avait laissé digne et délicat.

“ Mais don Diègue ne s'était pas découragé ; après avoir rompu avec sa patrie, par sa démission, et avec son père, par son

silence prolongé, il s'était dit que M. Girard se laisserait à la fin fléchir par une affection qui ne reculait devant aucun sacrifice. Le sachant malade, il lui fit demander d'aller lui rendre les soins qu'il avait reçus de lui, et le pauvre père de Marguerite ne s'était pas senti le courage de ce second refus. Don Diègue revint, et, après quelques semaines, M. Girard mourant le nommait son fils, et accueillait avec un triste et doux sourire le serment qu'il lui faisait de ne jamais abandonner sa fille.

“ Le mariage se fit promptement. Les voilà donc seuls au monde ; inaugurant leur communauté par un duel, et se confiant leur mutuelle affection au milieu des douleurs du présent et des tristes préoccupations de l'avenir. Et, après quelques recherches et quelques hésitations, don Diègue, qui sentait la nécessité de prendre un parti, se décida à louer une petite ferme dans les environs de Rabasteins, et il alla s'y établir avec sa femme sous le nom obscur de Diégo.

“ Là commença pour eux cette série de malheurs auxquels M. Simonet avait fait indirectement allusion quand il avait dit au comte de Sétubal que son fils avait peut-être expié le tort de sa désobéissance. Ils eurent des enfants, et ils les perdirent ! Ils travaillèrent sans relâche, et Dieu ne bénit pas leurs travaux ! Une fois, leurs récoltes furent détruites par la grêle ; l'année suivante, elles furent entraînées par une inondation. Pour satisfaire aux exigences d'un propriétaire difficile, ils durent avoir recours à un usurier avide, qui ne se montra d'abord accommodant que pour être plus tard impitoyable. Enfin, quand le comte de Sétubal arriva chez M. Simonet, son infortuné fils attendait la crise qui pouvait lui enlever son dernier enfant, et l'acte qui devait l'expulser de son dernier asile.

#### IV.

La tempête avait duré toute la nuit, et le matin, un peu avant six heures, lorsque M. Simonet traversa la petite place qui séparait son presbytère de son église, il eut un moment la pensée que le comte de Sétubal remettrait son expédition au lendemain. La pluie, qui tombait depuis la veille avec une violence qui semblait redoubler d'heure en heure, avait transformé en torrents les rues larges du village, et à plus forte raison les sentiers étroits qui conduisaient dans les hameaux environnants. Néanmoins, le bon curé dit la messe comme il l'avait promis, et alla ensuite s'agenouiller devant un Christ d'ivoire, qui ornait les murs nus et froids de la sacristie.

Il pria depuis quelques minutes seulement, quand son marguillier, qu'il avait placé en observation sous le portail de l'église, accourut lui annoncer qu'un homme enveloppé dans un long manteau venait de lui demander si la messe était terminée, et, sur sa réponse affirmative, avait ajouté qu'il le priait d'aller dire à M. le curé qu'on l'attendait.

M. Simonet se hâta de sortir, et, avant qu'il eût ouvert la bouche,

le comte, car c'était lui, dit brusquement ; Je suis prêt, partons !

— Mais, monsieur le comte, il fait à peine jour, et même, si l'on voyait, on aurait encore de grands obstacles à vaincre pour arriver chez M. votre fils. Ne pouvez-vous donc remettre à demain, ou du moins attendre que l'obscurité soit moins grande et la pluie moins violente ? Quelquefois, au lever du soleil, le temps s'éclaircit pour quelques heures ; donnons-nous cette chance, sauf à passer outre si elle nous est refusée.

— Le chemin ! le chemin ! dit le comte d'une voix basse, mais terrible.

M. Simonet vit bien qu'il n'y avait plus à reculer ; et, comme tous les hommes d'énergie, une fois sa résolution prise, il déploya une activité et un zèle qui étonnèrent l'impatience du comte et calmèrent son irritation. Ce dernier vit d'ailleurs que le digne prêtre n'avait pas exagéré les difficultés du chemin : car, à chaque instant, ils rencontraient des obstacles qui les retardaient, et qui les auraient peut-être arrêtés sans la vigueur et la présence d'esprit de M. Simonet. Une fois il retint, par le collet de son manteau, le comte, qu'une bourrasque avait fait chanceler sur le bord d'un précipice ; un moment après, il le prit sur ses épaules pour lui faire passer un ruisseau large et profond, et, quoiqu'il fût plus âgé que le noble Portugais, il puisa dans sa charité une force que l'autre n'eût jamais trouvée dans sa colère. Pendant le premier quart d'heure de route, le comte avait marché avec la légèreté d'un jeune homme ; mais, depuis quelques instants, soit qu'il commençât à être fatigué, soit qu'en approchant du terme de sa course il fût plus effrayé du spectacle qui l'attendait et de la tâche qu'il s'était imposée, son pas s'était relenti, et il s'était même arrêté deux ou trois fois pour essuyer les gouttes de sueur qui inondaient son front pâle et sévère.

— Sommes-nous bientôt arrivés ? demanda-t-il enfin au curé, à qui il n'avait pas encore adressé une parole depuis qu'il lui avait dit, à sa sortie de l'église : Le chemin ! le chemin !

— Quand nous serons sortis de ce petit bois, répondit le prêtre, vous verrez la ferme, dont nous ne serons plus alors qu'à une portée de fusil.

En ce moment, ils furent rejoints par deux cavaliers qui causaient joyeusement, tout en s'avancant aussi vite que les difficultés du chemin le permettaient. En passant, ils saluèrent M. Simonet et son compagnon.

En les apercevant le bon curé avait pâli, et il avait dit au comte, d'une voix émus :— Nous ne serons pas seuls chez votre fils, car ces messieurs y vont aussi : ce chemin ne conduit qu'à la ferme.

— Quels sont ces hommes ? murmura le comte.

— Le plus âgé est un médecin, dit M. Simonet avec l'hésitation d'un homme sincère qui ne révèle que la moitié de sa pensée.

— Et l'autre ? reprit le comte.

— L'autre ! l'autre ! dit M. Simonet, vous le saurez tout à l'heure.

Comme il achevait de prononcer ces paroles, ils sortirent du petit bois, et la ferme s'offrit à leurs regards. C'était un amas de bâtiments irréguliers, choquants par leur incohérence, tristes par leur dégradation, et entourés de haies depouillées de leurs feuilles. Quelques moutons affamés et deux chevaux d'une maigreur effrayante, rongeaient avec avidité, dans un enclos séparé, des brins de joncs et des tiges de ronces qui se traînaient sur un sol qui paraissait avoir jadis été un pré ; dans un autre enclos, on voyait une charrue brisée dans un sillon rempli d'une eau bourbeuse ; les limites de la ferme se reconnaissaient facilement au contraste de la nudité des champs qu'elles renfermaient avec la richesse de ceux qui étaient au delà.

M. Simonet s'arrêta un moment pour laisser à son compagnon le temps d'examiner la scène qui s'offrait à leurs yeux ; mais n'apercevant aucune trace d'émotion sur la physionomie dure du comte, il poussa une petite barrière, qui se brisa en s'ouvrant, puis se recula pour laisser passer son compagnon.

Ils étaient dans la cour de la ferme, et quelque préparé que fût le comte par la tristesse du spectacle des alentours, celui qui l'attendait là parut le surprendre douloureusement. C'était la misère dans toute son horreur ! l'abandon dans toute sa nudité ! Des étables sans portes, des hangars en ruines, dont les toit affaissés tombaient sur des chars disloqués et sur des tombereaux sans roues. Pas une voix, pas un mugissement, pas un chant, et pour seuls êtres vivants, les deux chevaux des cavaliers dont nous avons parlé tout à l'heure, attachés à côté de l'unique porte de toutes ces masures qui tint encore à ses gonds.

Cette porte s'ouvrit ; un homme sortit, remonta à cheval, et repassa près du comte et du curé : c'était le médecin ; ils n'osèrent pas l'interroger.

— Nous sommes arrivés, monsieur le comte, dit le prêtre en montrant l'issue par laquelle le médecin venait de sortir ; voulez-vous entrer brusquement, ou préférez-vous que j'aille prévenir M. votre fils ?

— Je voudrais être à Lisbonne, répondit le comte d'une voix faible et tremblante ; il est impossible que que mon fils ait eu le courage de passer tant d'années dans un lieu pareil !

— Celui qui l'habite s'appelle cependant Diégo, poursuivit le prêtre, qui sentait la nécessité d'arriver à un résultat, et, en disant ces mots, il ouvrit la porte de la maison d'habitation, franchit le seuil, et entra avec une résolution qu'il puisait dans une espérance dont il ne se rendait pas bien compte : l'étranger le suivit machinalement.

## V

La stérilité des champs, l'abandon et le silence des cours, la dégradation des bâtiments, étaient des tableaux presque consolants en comparaison de celui que présentait l'intérieur de la ferme. Dans une pièce vaste, sombre et nue, deux hommes étaient debout, sépa-

rés seulement par une table vermoulue sur laquelle on voyait quelques feuilletts de papier recouverts d'une écriture fine et serrée. L'un de ces hommes, pâle de colère, brandissait au-dessus de sa tête une hache, dont le fer brillait sur le plafond enfumé comme un éclair dans un ciel orageux ; l'autre, livide d'effroi, cherchait tour à tour à se rapprocher de la table pour y prendre les papiers qu'il semblait y avoir déposé, et de la porte, pour s'enfuir et se soustraire au danger qui le menaçait

Le premier de ces hommes était Diégo : le second était l'homme de loi qui venait l'expulser de son domicile ; les papiers étaient le jugement qui le condamnait et qu'on venait exécuter.

La hache tomba des mains de Diégo ; il avait aperçu le prêtre.

Un moment de silence succéda à cette scène terrible. Le comte, enveloppé dans son manteau, contemplait son fils immobile devant lui, et l'aurait reconnu à l'indomptable fierté de son attitude, quand bien même il n'aurait pas su qu'il était en sa présence. Le prêtre avait couru se jeter au cou de Diégo, et l'étreignait de toute la puissance de son affection pour lui et de sa charité pour tous les hommes. L'exécuteur de la loi, rassuré par la présence de deux témoins, avait tiré une écritoire de sa poche et verbalisait sur son genou.

— Mon fils ! s'écria le comte en découvrant son visage.

— Mon père ! murmura don Diègue en cachant le sien contre la poitrine de M. Simonet.

— Diègue, je viens te chercher, dit le comte en faisant quelques pas pour se rapprocher de son fils ; refuseras-tu de me suivre ?

Pour toute réponse, le jeune homme indiqua de la main une porte qui paraissait conduire dans l'intérieur de la ferme.

— Retirez vous, continua le comte en s'adressant à l'homme de loi ; j'ignore ce que mon fils peut vous devoir, mais je réponds de tout ; et, comme l'huissier hésitait, le noble Portugais tira de sa poche une énorme bourse, la jeta sur la table et reprit :

— Il y a là dix mille francs en quadruples, monsieur, et je vous les donne pour payer votre silence. Quant au surplus, quel qu'il soit, vous le recevrez ce soir, à l'hôtel de la Poste, à Rabasteins. Je suis le comte de Sétubal, ambassadeur de S. M. le roi de Portugal à la cour d'Angleterre.

L'huissier s'inclina jusqu'à terre, ramassa ses papiers, laissa la bourse et sortit.

— Grâce ! grâce ! s'écria alors don Diègue en se jetant aux pieds de son père.

— Grâce, monsieur, dit le prêtre en montrant du doigt un vieux crucifix suspendu à la muraille.

Une émotion intraduisible parut tout à coup sur la figure du comte, dont les traits perdirent à l'instant leur sévérité. Cependant, il hésitait encore ; mais il était facile de voir que cette hésitation venait de l'impossibilité où il était de rendre sa pensée telle que Dieu venait de la faire éclore dans son âme. Enfin, il tendit les bras vers

la porte fermée, que son fils lui avait montrée, et dit d'une voix étouffée par les sanglots :— Où est ma fille ?

La porte s'ouvrit lentement et on vit paraître sur le seuil une jeune femme qui tenait dans ses bras un petit enfant pâle mais souriant. Elle s'avancait calme, forte, résignée, brisée par ses douleurs, mais soutenue par sa dignité d'épouse et de mère. Elle ignorait ce qui se passait ; mais elle avait entendu des voix étrangères, et un instinct secret, comme les femmes tendres et pures en ont toujours, l'avait avertie que sa présence était nécessaire. Diégue courut à elle et lui dit en lui montrant le comte :—Marguerite, jette-toi à ses genoux, c'est mon père !

— C'est aussi le vôtre, ajouta le comte en pressant la jeune femme sur son cœur.

— Courage, mes enfants, reprit alors le prêtre ; Dieu aura pitié de vous maintenant, puisque votre père vous a pardonné.

MARQUIS DE FODRAS.

---

## POESIE CANADIENNE.

---

### LE CHANT DU DÉPART.

---

Sur les doux bords de ton noble rivage,  
Majestueux, superbe St. Laurent ;  
Un de tes fils en partant pour voyage,  
Vient t'adresser ses adieux en pleurant.  
Le cœur navré, les yeux remplis de larmes,  
Son sort lui dit : tu seras malheureux !  
Il reviendra, si tu criais aux armes,  
A tes enfants émigrés en tous lieux.  
Oui, dans son cœur, l'intrépide courage  
De ses aïeux, va rugir à ta voi,  
Dut-il mourir ignoré sur ta plage,  
Il défendra le berceau de sa foi.  
Le beau coup-d'œil que présente ton onde :  
Le mouvement des flots impétueux,  
Le clair cristal de ta vague profonde,  
Le font gémir d'abandonner ces lieux.  
Quand l'Aquilon bourru, plain de menace,  
Vient commander à Flore dans les fleurs,  
Fleuve orgueilleux, avecque bonne grâce  
Voile ton front en signe de douleurs ;  
Mais l'horizon du printemps va renaître,  
L'astre du jour, jaloux de ta beauté,  
Enfin touché de ton insensible être  
Du doux zéphyr ramènera l'été.

UN OUVRIER.

## MORIGEAU OU LE SOLITAIRE HABITANT DU DÉSERT.

Enfin j'arrivai, après une marche d'un mois, aux sources de la Colombie. Je ne croyais guère y rencontrer de quoi exercer le saint ministère.

Mais en quel endroit du désert les Canadiens n'ont-ils pas pénétré ? Le roi qui trône dans ce pays solitaire, est un brave habitant de Saint-Martin (Canada), qui depuis vingt-six, années a quitté sa patrie. Son palais est construit de treize peau d'orignal, et, pour me servir de ses propres expressions, il possède assez de chevaux pour y loger son petit train, c'est-à-dire sa femme et ses sept enfants avec tout son modeste avoir ; libre à lui de tenir sa cour (de dresser sa loge) partout où il veut, sans que personne vienne lui en disputer le droit. Son sceptre, c'est un piège à castor ; sa loi, c'est sa carabine : l'un sur le bras, l'autre sur le dos, il visite tour à tour ses nombreux sujets, le castor, la loutre, le rat musqué, la martre, l'ours, le caribou, l'orignal, le monton, la chèvre des montagnes, le chevreuil à queue noire, aussi bien que son parent à queue rouge : tous, si la loi les atteint, lui paient tribut en viande et en peaux. Entouré de tant de grandeurs terrestres, paisible possesseur de tous les châteaux de granit dont la nature a embelli ses domaines, seigneur solitaire de ses majestueuses montagnes qui élèvent jusqu'aux nues leurs cimes glacées, Morigeau n'oublie pas son devoir de chrétien. Tous les jours, soir et matin, on le voit au milieu de sa petite famille à genoux, réciter pieusement ses prières. Depuis plusieurs années, il désirait ardemment rencontrer un prêtre ; dès qu'il sût mon arrivée, il accourut en tout hâte pour procurer à sa femme et à ses enfants l'insigne bonheur du baptême. Cette faveur leur fut accordée, le jour de la nativité de la très sainte Vierge, ainsi qu'aux enfants de trois familles Indiennes qui le suivent dans ses différentes migrations. Ici encore, le saint sacrifice de la messe fut offert pour la première fois. Morigeau s'approcha de la sainte table. En mémoire de tant de bienfaits, une grande croix fut plantée dans une prairie que nous appelâmes la Plaine de la Nativité.

Je ne puis quitter mon bon Canadien sans faire mention honorable de sa cuisine. Le premier plat qu'il m'offrit fut un ragoût composé de deux pattes d'ours ; un porc-épic entier, mis à la broche, fit ensuite son apparition ; puis, une grande chaudière fut placée au milieu des convives ; chacun en tira le morceau qui lui convint, et certes il y avait de quoi choisir : dépouille de buffalo, chair d'orignal, queues de castor, perdris, tourterelles, lièvres y figuraient à l'envi et donnaient satisfaction à tous les goûts.

Tiré des "Souvenirs Curieux" de 1853.

## LA FEMME INDIENNE SE BRULANT SUR LE BUCHER DE SON MARI.

Les veuves, dans l'Inde, sont au moins autant à plaindre que les filles qui restent dans le célibat ; il semble qu'on prend plaisir à les abreuver de fiel et d'amertume : on veut par là obliger les femmes à être plus attentives à soigner leurs époux, à être plus désireuses de les conserver, à cause du malheur qui les attend si elles viennent à les perdre. Car alors on les engage, par tous les moyens possibles, à se brûler vivantes sur le bûcher de leurs maris.

Celles qui se dévouent ainsi à la mort sont appelées Suttys : ces épouvantables sacrifices ne sont pas impérieusement commandés ; mais ils n'en sont pas moins très nombreux. Ils sont regardés comme un hommage rendu à la mémoire du défunt, et dont la gloire rejaillit sur toute la famille : aussi les enfants et les parents de la veuve qui manifeste l'intention d'exécuter cet horrible projet, l'y encouragent, loin de l'en détourner.

Cette coutume barbare de brûler les femmes sur le bûcher de leurs maris, est principalement en vigueur dans les classes élevées : le point d'honneur, et la crainte d'être déshonorées et de devenir la fable du public, force les dames indiennes à se dévouer à cet horrible supplice. En 1710, le roi de Marava étant mort à l'âge de quatre-vingts ans, ses quarante-sept femmes devinrent la proie des flammes. Les Anglais ont bien cherché à détruire cet usage épouvantable ; mais ils ont pris de si faibles mesures, que leur défense loin d'arrêter le préjugé, l'a rendu plus général. En 1817, dans la seule présidence du Bengale, 706 veuves se sont ainsi brûlées sur le bûcher de leurs maris.

Le roi de Tanjaour étant mort en 1801, deux de ses femmes furent désignées par les Brames pour être les victimes de l'homicide sacrificiel. Voici la description que fait M. Dubois de la cérémonie.

A trois ou quatre lieues de la résidence royale, on creusa une fosse carrée, peu profonde et large de douze à quinze pieds en tous sens ; on éleva une pyramide de bois de sandal, supportée par une espèce d'échafaud construit du même bois ; et les piliers qui le soutenaient étaient disposés de manière qu'on pouvait les retirer aisément, et par ce moyen faire écrouler subitement tout l'édifice. Du beurre liquide, contenu dans de vastes urnes de cuivre placées aux quatre coins, devait servir à arroser le bûcher, pour hâter la combustion.

Voici dans quel ordre le cortège se mit en marche. En tête on voyait un grand nombre de soldats armés, immédiatement suivis d'une multitude de musiciens, principalement de trompettes, qui faisaient retentir l'air de sons lugubres ; après eux venait le corps du roi porté dans un superbe palanquin ouvert, accompagné de son gou-



rou (directeur spirituel), de ses principaux officiers, et de ses plus proches parents, tous à pied et sans turban, en signe de deuil, et d'une multitude de Brames ; paraissaient ensuite les deux victimes, portées aussi chacune sur un riche palanquin, et chargées plutôt que parées de bijoux. Plusieurs rangs de soldats, placés de part et d'autre, maintenaient l'ordre et écartaient la foule immense qui accourait de toutes parts. Les deux reines, accompagnées de quelques unes de leurs favorites, s'entretenaient de temps en temps avec elles ; suivaient leurs parents, hommes et femmes, à qui elles avaient distribué des présens considérables avant de sortir du palais ; une affluence innombrable de Brames, et de personnes de toutes les Castes, fermaient la marche.

Arrivées à l'endroit où les attendait une mort prématurée, on leur fit faire les oblations et autres cérémonies d'usage, et elles s'en acquittèrent avec courage et sang-froid. Cependant, l'orsqu'il fallut faire la triple promenade circulaire autour du bûcher, une altération soudaine se fit remarquer dans tous leurs traits ; leur fermeté paraissait près de les abandonner, malgré les efforts visibles qu'elles faisaient pour étouffer la voix de la nature. Durant cet intervalle, le cadavre avait été déposé sur la plate-forme dressée au milieu de la pyramide ; on y fit monter les deux reines, toujours couvertes de leurs riches parures, et qui après s'être couchées l'une à droite et l'autre à gauche du prince défunt, se prirent par la main en passant leurs bras pardessus son corps. Les Brames officiants prononcèrent alors à haute voix plusieurs "mantrans," aspergèrent le bûcher avec leur "tirtans" ou eau lustrale, et le beurre contenu dans les vases fut jeté sur le bûcher auquel, en même temps, le feu fut mis, d'un côté, par le plus proche parent du roi, de l'autre, par son gourou, et tout autour par des Brames de distinction. Bientôt les flammes s'élevèrent avec rapidité ; et les supports de l'édifice ayant été retirés, il s'écroura, et dûit écraser dans sa chute les deux malheureuses victimes. A cette vue, tous les spectateurs poussèrent des cris de joie ; les parents qui entouraient le bûcher rappelèrent à plusieurs reprises les princesses par leur nom, et l'on avait entendu, disait-on, sortir du milieu des flammes le mot "yen" (quoi ?) distinctement prononcé : ridicule illusion d'esprits aveuglés par le fanatisme ! comme si les infortunées victimes n'eussent pas été en ce moment hors d'état d'entendre et de répondre.

Deux jours après, lorsque le feu fut entièrement éteint, on retira des cendres les restes des ossements qui avaient échappé à la violence des flammes, et on les mit dans des urnes de cuivre rouge, qui furent scellées du sceau du nouveau roi. Quelque temps après, trente Brames furent choisis pour porter ces reliques à Hassy (Bénarez), et les jeter dans les eaux sacrées du Gange.

Ils devaient recevoir, à leur retour de cette ville sainte, une riche récompense, en produisant des certificats authentiques qui attestassent qu'ils avaient accompli le voyage, et qu'ils s'étaient fidèlement ac-

quittés de cette commission.

On réserva une partie de ces ossements qui, réduits en poudre, et mêlés avec du riz bouilli, furent mangés par douze Brames. Cet acte qui révolte la nature, avait pour but l'expiation des péchés des défunts : péchés qui suivant la commune opinion, sont transmis dans le corps des personnes à qui l'appât du gain fait surmonter la répugnance que doit inspirer un mets si détestable. Aussi est-on persuadé que l'argent qui est le prix de cette basse condescendance ne leur est jamais profitable.

On retira aussi des cendres l'or provenant des bijoux que portaient les princesses, et que la violence des flammes avait mis en fusion.

Des présents furent faits aux Brames qui avaient présidé aux funérailles, et à ceux qui les avaient honorés de leur présence. Le gourou du roi reçut un éléphant ; les trois palanquins qui avaient servi à transporter le corps du roi et les deux victimes au bûcher, furent donnés aux trois Brames les plus distingués. Les cadeaux distribués aux autres individus de cette caste, consistaient en toile et en argent, dont le montant s'éleva environ à vingt-cinq mille roupies. Plusieurs sacs de petite monnaie avaient été jetés à la foule sur la route qu'avait suivie le cortège en se rendant au bûcher. Enfin, on fit bâtir douze maisons, qu'on donna aux douze Brames qui avaient eu le courage d'angloutir dans leur estomac tous les péchés des trois défunts.

Que de réflexions doit faire naître le récit de ces atrocités, et tout ce que nous venons de dire sur l'oppression dans laquelle gémissent les femmes indiennes ! Chez tous les peuples que la vraie religion n'a pas éclairés de sa lumière, le sexe le plus faible est brutalement asservi au plus fort. En Turquie comme au Thibet, en Chine comme dans l'Inde, les femmes sont traitées en esclaves ; le christianisme a pu seul faire reconnaître les droits qu'elles tiennent de Dieu, comme épouses et mères.

Idem.

## MODESTIE DE NEWTON.

Malgré les honneurs extraordinaires et mérités que l'on rendait à l'illustre Newton, personne n'avait plus de modestie que lui. Ramsay le complimentant un jour sur les nouvelles lumières qu'il avait répandues dans les sciences, il lui fit la réponse suivante : " Hélas ! je suis seulement comme un enfant, qui ramasse des cailloux sur les bords du grand océan de la vérité."

## MOYEN DE FAIRE UN BON REPAS.

Un jour que Henri VIII était à chasser dans la forêt de Windsor, il s'égara probablement à dessein vers l'heure de dîner ; il se rebattit sur le village de Reading. Là, déguisé sous l'uniforme d'un de ses gardes à pied, vêtement assez bien assorti à sa haute taille et à sa figure rustique, il se rendit à l'abbaye et fut admis à l'honneur de manger à la table de l'abbé. Ne dérogeant point à l'habit qu'il portait, il se jeta avidement sur une langue de bœuf qu'on lui servit. Grand bien vous fasse, dit l'abbé en lui versant une rasade : voici pour boire avec moi la santé du roi notre maître ; je donnerais volontiers cent livres sterling pour pouvoir manger du bœuf d'aussi bon appétit que vous. Hélas ! mon estomac faible et délicat digère à peine une aile de poulet ou une cuisse de lapereau. Le roi but gaiment et après l'avoir remercié de sa bonne chair, il partit sans se faire connaître.

Quelques semaines après, l'abbé reçut un message de la part du roi, fut conduit à Londres, gardé étroitement et nourri pendant plusieurs jours au pain et à l'eau. L'inquiétude et les soupçons agitaient ses esprits. Il songeait en lui-même comment il avait pu encourir la disgrâce de son maître. Un jour enfin, on lui servit une langue de bœuf dont il mangea comme aurait fait un de ses fermiers, justifiant le proverbe anglais qui dit que "deux repas affamés font un gourmand d'un troisième." Tout-à-coup le roi sortit d'un cabinet voisin où il s'était caché et où il avait été témoin invisible de la conduite de l'abbé.—Milord, lui dit-il, payez sur le champ vos cent livres sterling en or, sinon vous resterez ici jusqu'à la fin de vos jours. J'ai été votre médecin, j'ai guéri votre estomac de sa faiblesse, et je vous demande mon salaire comme l'ayant bien mérité.—L'abbé, tout joyeux d'en être quitte à si bon marché, déposa la somme, retourna à Reading, où l'on dit toutesfois qu'il murmura en lui-même de la sévérité du régime du docteur couronné et de la cherté de ses honoraires.

Sorel, 8 Janvier 1854.

---

## SOUVENIR.

La journée avait été d'une chaleur étouffante. Le soleil était couché ; une brise rafraichissante caressait amoureusement les feuilles des quelques arbres qui ornent une partie de la jolie promenade du village de L.\*\*\* Aussi, les promeneurs étaient-ils nombreux ; les maisons avaient été désertées, ou le monde voulait respirer l'air frais de la brise. Les charmantes jeunes filles, les grâces de leur taille à peine cachées sous une gaze légère ; les élégants cavaliers si amateurs des baisers des ..... zéphirs ; la sévère mère de famille ne perdant pas de vue sa fille qui la précède de quelques pas ;

le vieillard aux cheveux blancs, conduisant par la main son petit fils à la démarche encore mal assurée ; tout contribuait à rendre ce tableau ravissant et grandiose. Et puis cette rivière si tranquille, coulant doucement entre deux rives si différentes l'une haute et escarpée, rendue bruyante par la foule de joyeux promeneurs ; l'autre basse et couverte de verdure, et sur laquelle s'élève, de distance en distance, une élégante maison de campagne.

Les étoiles augmentaient en nombre, l'heure avançait. Cependant, il était si doux de respirer à l'aise, après une journée de si grande chaleur ! Et puis les groupes s'étaient formés ; on s'était rencontré ; plusieurs jeunes messieurs qui étaient venus seuls à la promenade, avaient offert "leur bras" à d'aimables demoiselles ; on avait accepté, et les heures avaient fui plus vite.....

L'onde calme et tranquille réfléchissait les rayons argentés de l'astre des nuits, lorsqu'on songea à se retirer.

Les groupes s'étaient éclaircis, les promeneurs devenaient de plus en plus rares. J'errais encore, admirant la nature et les beautés qu'elle sait produire. D'instant en instant, des couples attardés passaient près de moi, et je contemplais; aux reflets de la lune, les traits enchanteurs des jeunes promeneuses. J'étais près de me retirer lorsque vint à passer un groupe au milieu duquel j'avais déjà remarqué une gracieuse et gentille jeune fille. Un rayon de l'astre d'argent tombant alors sur cette figure angélique, je pus l'admirer quelques instants. Pourquoi donc les battements de mon cœur devinrent-ils alors plus pressés, plus rapides ?.....

Je la revis quelques jours après : mes yeux parlèrent aux siens. Me comprit-elle ? Je ne sais, mais je crois lui avoir dit : "Je t'aime !"

J.

Comté de Berthier, 4 Janvier 1854.

# UNE APPARITION.

## Mœurs Canadiennes.

---

### I.

#### UN MENSONGE.

Le mensonge décèle une âme faible,  
un esprit sans ressources.

BACON.

Un jour de la fin de septembre 1841, lorsque la nuit commençait à étendre ses voiles sur le village de l'A....., une jeune fille, debout près d'une croisée, persistait, malgré l'obscurité, à continuer sa lecture-

— Ha! maman!...s'écrie-t elle d'un air de doux reproche, en s'adressant à une dame d'un certain âge qui, en entrant, lui avait frappé légèrement sur l'épaule, vous savez pourtant bien jusqu'à quel point je suis nerveuse. Quand vous auriez eu l'intention de me faire peur, vous n'auriez pas mieux choisi l'instant : je suis précisément rendue à la mort de la malheureuse Jenny...quelle mort, grand Dieu!... j'en frémis encore d'horreur!...entortillée dans les anneaux d'un reptile, expirer sous ses morsures au milieu des ris et des plaisanteries de sa famille!...

Il nous faut dire au lecteur, pour la plus grande intelligence des paroles de Mlle Eugénie Vigny, que le livre qu'elle dévorait des yeux plutôt qu'elle ne le lisait, était l'horrible drame qu'Eugène Sue a intitulé "Atar Gull." Ne vous hâtez point de juger trop défavorablement de notre héroïne : comme la suite vous le démontrera, elle est une de ces demoiselles canadiennes qui, pour être au courant de presque tous les ouvrages dus à la plume féconde des grands romanciers français, n'en sont pas moins d'une conduite irréprochable et même très modestes dans leurs discours.

L'excellente Mme Vigny, après avoir vaqué à ses occupations domestiques, venait, selon sa coutume, converser avec sa fille jusqu'à l'heure du souper, c'était dans ce moment, comme disait cette dame, où il fait trop sombre pour se livrer à quelque travail et néanmoins trop clair pour allumer la chandelle, que toutes deux elles passaient de douces heures dans une conversation pleine de charmes, qui semblait nouer plus fortement encore les liens d'amour et de tendresse qui les unissaient l'une à l'autre. Cette fois, voyant l'empressement qu'apportait Eugénie à connaître le dénouement "d'Atar Gull" dont elle voulait achever un chapitre, quoiqu'elle

distinguât à peine les caractères, Mme Vigny demanda de la lumière plus tôt qu'à l'ordinaire et renonça à sa causerie favorite. Mais à peine quelques minutes s'étaient-elles écoulées qu'Eugénie ferma son livre, tout intéressant qu'il était, pour parler avec sa mère, tant était forte chez elle l'habitude de le faire à cette heure.

— Mon frère tarde bien à venir ce soir, dit-elle.

— Il ne peut être encore à l'étude.

— Il est probablement allé chez M. Durand.

— Je suis bien aise qu'il se lie avec lui : ce notaire me fait l'effet d'être un jeune homme doué de bons principes que ne dément point sa conduite. Alphonse ne peut que profiter d'une telle liaison : son caractère exalté et amateur du merveilleux se modifiera peut-être au contact du jugement sain de M. Durand.

— Ne trouvez-vous point Alphonse très studieux ?

— Son patron m'a assuré qu'il ne manquerait pas de faire un excellent notaire s'il continuait à étudier avec la même ardeur. Après tout, j'en serais parfaitement satisfaite, s'il ne mettait pas tant de zèle à te procurer ce qu'il y a de nouveau en fait de mauvais livres. (c'est ainsi que Mme. Vigny appelait les romans le plus en vogue.)

A ce reproche si bien mérité, Eugénie ne put réprimer un sourire.

L'amour de Mme Vigny, qui était veuve, se portait en entier sur ses deux enfants, pour lesquels elle était capable d'endurer les plus dures privations et de s'imposer tous les sacrifices ; mais elle était d'une faiblesse qui l'empêchait de résister à la moindre de leurs volontés. Aussi, malgré l'antipathie qu'elle portait à juste titre aux romans, elle n'avait point le courage de s'opposer à ce qu'Alphonse n'en achetât et à ce qu'Eugénie n'en lût. Nous venons même de voir plus haut jusqu'où elle leur en favorisait la lecture ; du moins elle la leur tolérait.

Mme. Vigny et sa fille s'inquiétaient pour un rien : une personne tardait-elle à arriver, aussitôt elles croyaient à un accident ; une autre arrivait-elle plutôt qu'on avait eu lieu de s'y attendre, elles étaient encore sur les épines pour savoir quel événement fâcheux ou inattendu en était cause. Elles commençaient donc à être inquiètes du retour d'Alphonse, lui ordinairement si exact, lorsqu'il entra tout-à-coup.

Comme sa mère et sa sœur n'étaient ni plus ni moins curieuses que celles de leur sexe, Alphonse, à peine un pied dans l'appartement, dut satisfaire à deux questions faites en même temps. Ayant répondu à celle de Mme. Vigny et se tournant vers Eugénie :

— Tu recevras ce soir la visite de ton "cavalier," lui dit-il d'un ton plutôt sérieux qu'enjoué et surtout si peu naturel qu'elle en fut frappée.

Pour essayer de lire sur le visage de son frère le sentiment qui l'agitait, elle leva sur lui les yeux qu'elle venait de baisser ; il la

regardait lui-même d'un œil scrutateur pour juger de l'effet qu'avaient produit ses paroles. Eugénie baissa encore la vue et devint pourpre.

— Que parles-tu là de "cavalier?" demanda Mme. Vigny.

— Girard vient d'arriver à l'hôtel, où j'ai conversé avec lui.

— Pourquoi n'est-il pas venu se retirer chez moi? demanda de nouveau Mme. Vigny d'un air vraiment chagrin.

— Je ne sais point, répondit Alphonse embarrassé et visiblement préoccupé.

— Tu as dit qu'il se propose de veiller avec nous?

— Oui; il va venir après son souper.

— Alors je me hâte de faire servir le nôtre.

Là dessus Mme Vigny laissa ses enfants.

Alphonse parut d'avantage mal à l'aise après le départ de sa mère; il fit quelques pas avec indécision; puis, prenant un siège, il vint s'asseoir auprès d'Eugénie. Celle-ci suivait avec inquiétude tous ses mouvements et s'apercevait du trouble qui régnait chez lui.

Il fut quelques minutes sans prononcer un seul mot, faisant, dans son irrésolution, tourner lentement son chapeau; sa sœur n'osait plus lever les yeux de crainte de rencontrer les siens. Enfin ce pénible silence fut rompu.

— Tu aimes Girard, Eugénie? lui demanda son frère, qui préférait aborder tout de suite la question.

Il ne lui est fait aucune réponse.

— Tu aimes Girard, Eugénie? répète-t-il, redoutant presque ce qu'il va entendre.

— Qui te porte à penser ainsi? balbutie-t-elle, ne sachant ce qu'elle devait répondre.

— Ton embarras, lorsque je t'ai annoncé son arrivée, témoigne assez de tes ressentiments.

— C'est la manière dont tu m'as regardée en me l'apprenant, qui en a été cause.

— Mais enfin tu aimes Girard? ajoute-t-il après quelques instants de réflexion et résolu à pousser à bout son interrogatoire.

— Qui te porte à le croire? te dis-je.

— La résolution que lui-même a prise.

— Quelle résolution? demande Eugénie avec un intérêt non dissimulé.

— Celle de s'établir dans notre paroisse... Pour qu'il agisse de la sorte, il faut que tu lui aies donné des espérances! que sais-je, moi?

— Quel rapport sa décision peut-elle avoir avec moi?

— Un grand rapport; car il l'a sans doute prise dans le but de se rapprocher de toi.

— Pourquoi ne serait-ce point plutôt l'amitié qu'il te porte qui lui aurait suggéré l'idée de venir rester auprès de nous? d'ailleurs, je ne vois là rien qui ne soit naturel. M. Girard, récemment reçu

médecin, cherche une campagne pour s'y établir ; il vient à l'A\*\*\* où il n'y a qu'un vieux docteur, près de mourir ; où de plus il trouve une famille qui le connaît avantagement et qui le reçoit avec plaisir.

— Puisses-tu dire vrai ; chère sœur ! lui dit Alphonse, satisfait de l'explication qu'elle donnait à la démarche du nouveau disciple d'Esculape, mais conservant encore quelque inquiétude sur ses sentiments.

En effet, il n'y avait rien de bien propre à inspirer de la confiance dans le ton sur lequel elle avait dit : “ une famille qui le connaît avantagement et qui le reçoit avec plaisir.”

— Tu ne l'aimes donc point ?

— Je ne sais trop quelle signification tu attaches ici au mot aimer ; mais je puis néanmoins t'assurer que je ne saurais haïr un homme à qui je dois la vie et qui m'a sauvé d'une mort affreuse ; Quand je lui connaîtrais de grands défauts, la cicatrice qu'il porte au front plaiderait puissamment sa cause auprès de moi. Non ; je lui serai reconnaissante et je l'estimerai toujours !

La véhémence et la chaleur, avec lesquelles ce “ toujours ” fut prononcé, alarmèrent de nouveau Alphonse.

— Je te demande si tu l'aimes d'amour ?

— Non ; répond Eugénie bien bas et honteuse d'entendre sa propre voix ; c'était le premier mensonge qu'elle proférait. Mais que celle d'entre les lectrices, qui n'a point péché en pareille circonstance, lui jette la première pierre.

— Puis-je ajouter foi à tes paroles ?

— Oui... lui répond-elle encore plus bas et d'une manière intelligible.

— Alors permets-moi de t'embrasser, lui dit Alphonse dont la figure s'illumina et refléta la satisfaction comme s'il venait d'être délivré d'un doute affreux.

Eugénie, sur le point de s'évanouir, se prête aux caresses de son frère : elle sentait au moyen de ce tact, que possèdent seules les femmes, qu'il y avait quelque chose de grave concernant son amant, qui s'était peut-être rendu indigne de son cœur et de sa main. Elle veut faire des questions, mais se sentant trop émue, elle se voit forcée de les remettre à une autre occasion.

Alphonse ne remarqua point la pâleur qui couvrait les joues de sa sœur : il était trop occupé de ce qui lui restait encore à accomplir.

— Prends cette lettre, Eugénie, et promets-moi sur ton âme d'en lire le contenu, si tu sentais naître en toi un doux penchant pour Girard ; mais promets-moi également sur ton âme de ne le point lire si tel n'est pas le cas.

La malheureuse enfant, tout hors d'elle-même, promet ce qu'on exigeait d'elle.

Mme. Vigny entra dans ce moment pour annoncer que le souper était servi.



II

PENDANT ET APRÈS LA VEILLÉE.

Notre intérêt propre est le plus ordinaire des motifs de nos jugements.

BOURDALOUE.

Malgré la diligence que fit la famille Vigny en prenant son modeste repas, elle était encore à table lorsque Pauline Pérault, cousine d'Eugénie et d'Alphonse, arriva pour passer la veillée. C'était une grosse et grasse fille de dix huit ans, aux yeux d'un bleu foncé, fendus en amande et d'une forme des plus gracieuses. Sa voix suave et modulée faisait oublier à ceux qui lui prêtaient l'oreille l'examen de sa charmante personne. Alphonse, non moins impressionnable que tout autre jeune homme de son âge, n'avait pu entendre les accents de cette voix enchanteresse sans sentir vibrer jusqu'à la dernière fibre de son cœur.

Deux minutes n'étaient pas encore écoulées, qu'un second personnage faisait son entrée. Ce nouvel arrivé était le notaire Durand, qui, peu auparavant, avait été l'objet de la conversation et des louanges de Mme. Vigny. Il avait reçu une bonne éducation qui le rendait très supérieur à ceux de la classe habitante dont il était issu. Il était affable et spirituel, mais d'une laideur vraiment grotesque. Toutes ses tentatives pour la déguiser n'aboutissaient qu'à le rendre plus ridicule. Dans ce but, il se cachait la moitié du visage en laissant croître ses cheveux et de larges favoris ; de plus, son nez était continuellement chargé d'une énorme paire de lunettes. Il mettait beaucoup d'enjouement et de feu dans sa conversation, mais ses gestes avaient quelque chose de roide ; on eût dit un automate. Tel était le redoutable rival de notre ami Alphonse. Il venait inviter la famille Vigny à une "épluchette de blé-d'Inde," qui devait avoir lieu chez son père le lendemain soir.

La joie, qui se peignit sur tous les visages, montra quel plaisir causait une affable invitation. C'est une joyeuse fête pour les cultivateurs canadiens et même pour tous ceux de la campagne qui peuvent y prendre part, que celle d'une "épluchette."

Ce qui contribue surtout à rendre cette sorte de réunion entraînante pour les jeunes gens, c'est le privilège qu'ils y ont d'embrasser celles des demoiselles qui leur plaisent d'avantage, et cela, toutes les fois qu'ils trouvent un "épi rouge."

Enfin arriva Girard qui fut reçu avec la plus franche cordialité par Mme. Vigny. Alphonse, rassuré par le mensonge d'Eugénie, avait mis de côté tout souci et était redevenu d'une grande gaîté : aussi se fit-il un plaisir d'introduire de la manière la plus gracieuse son ami à Mlle. Pérault et à M. Durand.

Girard, en voyant Pauline, fut d'opinion que l'on trouve à la campagne d'aussi jolies filles qu'à la ville.

La conversation fut d'abord languissante, vû que trois personnes étaient étrangères l'une à l'autre, mais chacun se trouva à l'aise lorsque Mme. Vigny, selon l'ancien usage, eut recouvert la table du tapis de flanelle verte et que les cartes eussent fait leur apparition : quelques parties avaient-elles été jouées, que la petite société fut d'un entrain, d'une gaîté qui la rendit très-communicative.

Vers le milieu de la soirée, Eugénie et Girard, qui étaient partenaires, se retirèrent pour faire place à Mme. Vigny et à son fils ; ceux-ci eurent pour adversaires Pauline et M. Durand. Les deux amoureux s'éloignèrent des autres qui d'ailleurs étaient trop occupés de leur jeu pour prêter l'oreille à ce qu'ils pouvaient se dire.

— Vous me semblez malade, Mlle. Vigny ?

— Une légère indisposition...

Girard, qui était trop réservé envers Eugénie pour prendre la main sans une autorisation toute particulière, demanda à sa mère de lui permettre, en sa qualité de médecin, de lui tâter le pouls.

— Certainement, docteur, répondit Mme. Vigny, en accompagnant d'un bienveillant sourire ce titre qu'elle lui donnait pour la première fois ; Eugénie s'est trouvée indisposée vers six heures et elle n'a pu prendre son souper.

Girard ne remarqua rien d'anormal chez sa charmante malade, si ce n'est que le pouls lui battait d'une vitesse inaccoutumée :

— Il est à espérer que ceci n'aura point de suite, se contenta-t-il de dire.

Mme. Vigny, rassurée par ce rapport, se remit à jouer au whist, tandis qu'Eugénie et Girard continuaient de s'entretenir.

— Si je ne me trompe point, Mlle. Pérault préférerait pour partenaire votre frère à M. Durand ?

— Vous avez deviné juste, répondit Eugénie en s'efforçant de paraître gaie.

— Elle a un air singulier en ce moment.

— Oui ; elle meurt d'envie de rire, et je redoute pour elle quelques accès trop bruyants d'hilarité.

— Aux dépens de son partenaire ?

— Nul doute : on pourrait rire à moins.

— N'est-elle point coquette ?

— Loin de ma cousine un tel défaut !

— Ha ! cette gentille demoiselle est votre cousine. Je me crois en état de dire de qui elle est aimée.

— Voyons, dites que je voie jusqu'où va votre clairvoyance ?

— Elle est aimée de votre frère.

— Et de monsieur Durand.

— Qui ne l'aimerait pas : elle est presque aussi aimable que vous.

— Vous oubliez que j'abhorre la flatterie.

— Dites plutôt que, comme toutes les femmes, vous détestez les flatteurs, mais que vous affectionnez la flatterie.....

— Vous ne voyez point quelle gracieuse grimace fait tout présentement monsieur Durand !

— Si je flatte, vous critiquez ; les deux extrêmes se touchent.

— Ha ! voici l'accès d'hilarité que je vous annonçais.

En effet, Pauline, qui avait les muscles fortement irrités par toutes les singeries du notaire et qui n'attendait qu'une occasion favorable où elle pût rire sans le blesser, avait enfin fait explosion.

Girard, profitant d'un moment où la compagnie donnait aux cartes toute son attention présenta à Eugénie un magnifique album.

— Je l'ai à demi rempli de vers et de prose. Depuis que vous avez quitté Montréal, je me suis par trop ennuyé ; le seul plaisir qui me restât était de confier à ce livre ce que je ne pouvais plus vous dire : je me consolais en pensant que vous le liriez un jour.

Eugénie accepta avec bonheur le volume qui lui était offert, et le paya d'un regard de tendresse et de gratitude qui dut largement récompenser le donateur.

— J'espère que de temps à autres vous continuerez de l'enrichir de quelques pièces de poésie.

— Maintenant je n'aurai plus le même zèle.

— Pourquoi pas ?

— Parce que je pourrai vous entretenir sans le secours d'un médium.

— Comment cela ?... demanda Eugénie feignant de ne point saisir la portée des paroles de Girard, mais pâlisant à vue d'œil.

Le souvenir de la scène, qui avait eu lieu entre son frère et elle et que, depuis quelques instants, elle avait oubliée, se présenta alors à son esprit et vint empoisonner le plaisir qu'elle goûtait en compagnie de son amant.

— Je viens pratiquer dans votre village... Mais qu'avez-vous, mademoiselle Vigny ?

— Je me sens moins bien que je n'étais, balbutia-t-elle.

Disant ces mots, Eugénie prit congé de la société.

Sa mère, en proie à une vive inquiétude, la suivit de près.

Pauline, Alphonse et M. Durand se regardaient avec étonnement, lorsque Mme Vigny reparut et pria le docteur de la suivre, disant qu'Eugénie était dans un état alarmant.

Pauline, après être allée visiter sa cousine, manifesta l'intention de se retirer ; de voir alors M. Durand et Alphonse s'empressez de lui offrir le bras. Ils firent tant l'un et l'autre, qu'elle rejeta leur offre, de crainte de faire un jaloux. Dix minutes après, elle arrivait chez son père escortée de deux cavaliers qui n'étaient encore que de simples cadets, mais elle n'attendait qu'une occasion pour accorder un grade à son cousin.

A leur retour, les deux jeunes gens entamèrent conversation sur le mérite de Mlle. Pérault. Si vous aviez été là et que l'obscurité

n'eût pas été si grande, vous auriez vu se froncer les sourcils d'Alphonse à chaque éloge de Pauline que faisait M. Durand. Il faut convenir que la vivacité et l'exaltation que celui-ci mettait en les faisant n'avaient rien de rassurant pour son ami.

Le frère d'Eugénie, poussé par les réflexions qu'avaient fait naître en lui les propos de M. Durand, mais encore davantage par un autre motif, engagea l'entretien qu'on va lire.

— Dites-moi donc, avez-vous quelque chose contre ma sœur ?

— Je ne vous comprends point. . .

— Je vous trouve froid à son égard : vous ne lui parlez point, ou presque pas.

— Ce soir ce n'a pas été chose aisée : elle a presque toujours été avec votre ami de la ville.

— Mais lorsqu'elle était votre adversaire au whist, vous pouviez facilement lui adresser la parole, si tel eût été votre bon plaisir.

— Je vous dirai franchement que je craignais de lui faire tort vis-à-vis du jeune docteur.

— Lui faire tort !

— Il pouvait croire que je cherche à lui plaire, ce qui peut-être détourné de le faire lui-même.

— Vous êtes trop scrupuleux, mon cher monsieur Durand. Croyez-vous qu'il soit de l'intérêt d'Eugénie de recevoir les attentions d'un citadin préférablement à celles d'un estimable campagnard ?

— C'est selon ! celles de votre ami, par exemple, doivent être à votre aimable sœur plus agréables que les miennes.

— Je ne vois pas sur quoi vous fondez une semblable assertion, si ce n'est sur votre excessive modestie.

— Dites plutôt sur le simple bon sens : monsieur Girard a tout en sa faveur ; fortune, naissance, avantages physiques et moraux ; ce qui est mieux encore, Mme. Vigny est pour lui, et qui ne connaît point l'influence qu'exerce une mère sur sa fille, surtout quand cette fille est aussi bien née que mademoiselle Eugénie.

— Je ne nierai pas l'influence maternelle en pareille matière, mais ma sœur n'en sera pas atteinte : ma mère veut la laisser parfaitement libre dans le choix d'un époux ; elle n'agira point contre cette résolution, car elle a été témoin trop souvent des suites déplorables d'un mariage mal assorti, qui était l'œuvre des parents.

— C'est bien ; mais l'estime et l'affection que vous et madame votre mère, vous portez au docteur, ne peuvent manquer d'exercer sur mademoiselle Eugénie une influence, qui, pour être indirecte, n'en sera que plus forte : elle ne sera point raisonnée.

— Est-ce que nous ne vous portons pas la même estime et la même affection ?

— Vous me mettez donc sur un pied d'égalité avec monsieur Girard.

— Pourquoi le contraire ? reprit Alphonse en riant.

— Parceque je ne le mérite point.

— Encore l'humilité en avant !

— C'est assez badiner.

— Sur ma parole ! je ne badine pas le moins du monde : ce que je dis, je le pense. Lors de notre arrivée de la ville, je me suis flatté pendant quelques temps de l'espoir que vous deviendriez mon frère, mais chaque jour cet espoir perd du terrain : vous vous éloignez de plus en plus d'Eugénie.

— A mon tour de vous adresser une question. Ne m'avez-vous pas donné à entendre que monsieur Girard aimait votre sœur, et les éloges que vous faisiez de lui étaient-ils de nature à m'inspirer de la confiance ?

— Je vois même faire plus ce soir, car je vous affirme que Girard adore Eugénie ; en outre, je vous renouvelle tous les éloges que j'ai pu faire de lui ; vous pourrez juger s'il les mérite puisqu'il s'établit dans la paroisse.

A cette nouvelle, un nuage passa sur le front de M. Durand ; c'était un rival de plus pour lui qui traverserait peut-être ses projets.

— Malgré tout cela, continua Alphonse, il n'a jusqu'ici sur vous aucun avantage que je sache.

— Si vous ne m'aviez pas donné votre parole d'être sérieux, je ne sais quelle foi je devais ajouter à ce que vous me dites. D'un autre côté, je ne vois point où vous en voulez venir.

— Vous me forcez à m'expliquer trop clairement ; mais puisque c'est moi qui me suis engagé dans cette voie, à moi de ne point m'y arrêter. Voici donc mon dernier mot : les chances sont pour vous ; je pèse de tout mon poids dans votre plateau de la balance.

Là dessus, Alphonse quitte le Notaire en lui souhaitant bonne nuit.

Celui-ci demeura quelques minutes tout surpris, ne sachant trop que penser.

— Ha !... j'y suis ?... se dit-il à lui-même ; ce n'est pas mal joué monsieur Vigny !... La belle cousine et sa bourse vous sourient ; (pour rendre justice au jeune Vigny, nous dirons que la cousine suffisait à elle seule pour lui sourire ; mais ce qui était le plus attrayant pour M. Durand, c'était sa bourse.) vous voudriez en faire la conquête sans concurrence : dans ce but, vous me favorisez l'accès auprès d'Eugénie, qui est accomplie, à la vérité, et qui ferait mon bonheur mieux que toute autre ; mais, hélas ! elle est si pauvre que je ne puis, moi, jeune homme dénué de toute ressource, songer à unir son sort au mien. Sans doute que vous allez agir envers M. Girard comme vous venez de le faire à mon égard ; je comprends parfaitement votre tactique : vous désirez nous donner le change en nous mettant aux mains pour les beaux yeux de votre trop charmante sœur. C'est de la vraie politique !... Eh bien :

monsieur le "politico-amoureux," je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour m'insinuer dans le cœur de Mll. Pérault, et si mes efforts sont couronnés de succès, je me hâterai de demander sa main ; "je vous couperai," comme on dit, "l'herbe sous le pied." Vous ne serez de sitôt en état de vous marier ; j'ai donc sur vous l'avantage de pouvoir "battre le fer tandis qu'il est chaud." En même temps, je ferai de sorte que M. Girard devienne amoureux de ma sœur Louise ; c'est un excellent parti : ils est fils unique d'un riche marchand de Montréal.

M. Durand était loin de penser qu'il allait au devant des désirs d'Alphonse Vigny, qui étaient que Girard courtisât Louise Durand.

### III

#### UNE ÉPLUCHETTE DE BLÉ-D'INDE.

C'est là qu'on trouve la gaieté ;

Cette sœur de la liberté.

VOLTAIRE.

Le lendemain soir, les mêmes personnes que nous avons vues la veille étaient de nouveau réunies chez M. Durand, père, à l'exception de Mme. Vigny et d'Eugénie. Cette dernière, pour ne point sortir, avait prolongé sa prétendue indisposition, et, à l'heure qu'il était, elle versait des larmes qui, pour avoir été retenues tout le jour, n'en coulaient que plus abondamment.

Alphonse, à qui le chagrin de sa sœur était inconnu arriva le sourire sur les lèvres, la satisfaction au cœur et surtout bien résolu de s'amuser.

Pour vous introduire les Demoiselles Durand, nous profitons du moment où règne, dans la salle de réception, une conversation générale à laquelle on se livre en attendant que tous les invités soient arrivés.

Mlle. Marie, que ses parents et amis appelaient Marinette, était une jeune personne de vingt-et-un ans, très-émoustillée ; irrésistiblement portée à dire en toute occasion ce qui lui venait à l'esprit : d'une obésité à pousser une fille envieuse de plaire à se faire mourir sous l'effet du vinaigre (ceci soit dit sans offenser celles qui le font) car chacun est libre d'adopter le régime qu'il pense lui être favorable. Elle avait un visage comme une pomme, tant il était uni et rond. Uoiqu'il ne possédât aucune expression, il était animé par des yeux si brillants et si vifs que quelques uns auraient pu la trouver passablement jolie, n'eût été sa bouche. Des lèvres vermeilles, qui n'étaient qu'une continuation de la rotondité de la figure, séparées l'une de l'autre, comme elles le paraissaient, par une coupure droite et horizontale, formaient une bouche dont la création eût pu

être attribuée et faire honneur au couteau-poignard d'un Corse.

Marinette avait un excellent caractère, seulement on pouvait lui reprocher un peu d'ambition : en cela elle ne faisait que suivre l'exemple de sa famille que distinguait un ardent désir de sortir de sa sphère. Son jugement et son esprit suppléaient au manque total d'éducation.

Mlle. Louise, de cinq ans plus jeune que sa sœur, en différait sous plus d'un rapport, surtout du côté de l'éducation qu'elle avait reçue brillante dans un des premiers couvents du pays, ce qui avait beaucoup contribué à développer ses qualités naturelles. Autant Marinette était libre, indépendante et incline à la coquetterie, autant Louise était modeste et sans prétentions. Quant à leur physique, la différence n'était pas moins grande : avec ses yeux d'un brun clair, emprunts de douceur, vrai miroir de son âme candide et inoffensive, ses cheveux bruns foncés, sa complexion délicate et ses mouvements réservés et remplis de grâces, Louise devait être certaine d'enlever les cœurs.

Le lecteur se demande peut-être pourquoi la cadette de ces demoiselles avait été mise au pensionnat préférablement à son aînée. En voici le motif. Lorsque leur frère, le notaire, eut terminé ses études, leur père s'était trouvé en état de continuer le bienfait de l'éducation à un autre de ses enfants ; Marinette trouvée trop âgée, le choix était tombé sur Louise.

La première n'avait fait aucune opposition à sa sœur, mais elle n'en avait pas moins senti l'aiguillon acéré de la jalousie. A l'époque où commence ce récit, il n'y avait que deux mois que Louise était sortie de la Congrégation de Terrebonne. Les manières distinguées mais simples, dont elle y avait contracté l'heureuse habitude, contrastaient si cruellement avec celles toutes villageoises de Marinette, que la jalousie de cette dernière, qui depuis longtemps avait paru éteinte, s'aluma de nouveau.

Ajoutons que Louise faisait l'orgueil de son frère, dont elle était tendrement aimée, et qu'elle était celle qu'il croyait capable de rivaliser avantageusement avec Mlle. Vigny.

Pardonnez-nous si nous nous sommes étendus aussi longuement en vous traçant le portrait de ses deux Demoiselles, mais c'est que nous tenions à vous signaler les contrastes qui existent parmi la classe agricole de notre pays.

Les convives n'étaient pas encore tous arrivés, mais ceux qui étaient, craignant de perdre un instant d'une veillée qui s'annonçait si joyeuse pour eux, témoignèrent tant d'impatience que force fut à M. Durand de s'écarter de son désinvolte et de se précipiter à leur désir.

Au signal de commencer qu'il donna, chacun de se précipiter, de se pousser l'un l'autre sur un morceau de blé-d'Inde élevé en un coin de l'appartement, de s'en pourvoir et de se mettre à l'œuvre avec ardeur.

Dès que diminuèrent les régimes de maïs dont on s'était pourvu, commença l'occupation des enfants présents, celle de remplacer par de nouveaux épis ceux qui avaient été dépouillés de leurs feuilles, deux ou trois exceptées pour en faciliter le tressage, et de les déposer en un endroit réservé à cette fin.

Ils ne contribuèrent qu'à augmenter le tumulte dans leurs allées et venues empressées.

Les épluchures couleur de paille, dont quelques unes étaient veinées de rouge, jetées sur le plancher et dispersées sous les pieds, ne tardèrent pas à le couvrir d'un lit épais. Plus il acquérait de mollesse, plus les enfants feignaient de trouver des obstacles pour se laisser choir ; une enveloppe sur laquelle glissait leur pied, un camarade qui les heurtait, tout cela les faisait rouler sur la molle couche de feuillage.

Dans un angle étaient les vieillards qui, non moins joyeusement, formaient des tresses avec les épis épluchés.

Il arriva à certaines adolescentes, qui pouvaient quelque peu prétendre à l'enfance, de ne pas se trouver servies assez promptement ; quittant leur siège, elles allaient elles-mêmes renouveler leur provision de blé-d'Inde. Les enfants, qui ne voulaient aucunement que l'on usurpât leurs fonctions, les faisaient trébucher très gracieusement par dessus eux. Ce petit exploit ne manquait point d'exciter de vifs applaudissements. Encouragés, nos espiègles faisaient retomber leurs gaies victimes à quelques pas de l'endroit de leur première chute. D'entendre alors les éclats de ris étourdissants, les battements de mains et les plaisanteries dont étaient assaillies les héroïnes. Mais pour parler avec impartialité, il nous faut avouer que, ce soir-là, les jeunes convives étaient aussi sujettes à tomber que les plus petits d'entre ceux dont elles envahissaient l'emploi et les jeux bruyants.

Le zèle, loin de se refroidir parmi les "éplucheurs", allait toujours croissant : chaque "épi rouge" que l'on trouvait était comme l'huile versé dans la lampe pour lui donner une nouvelle vivacité. Celui qui avait le bonheur d'en découvrir un, ne manquait point d'exciter l'envie ; alors les autres rivalisaient de vitesse, espérant qu'en en dépouillant un grand nombre, ils ne sauraient manquer d'être aussi heureux.

Le premier que la fortune avait favorisé était M. Durand, fils. D'un bond, il fut sur ses pieds et montrant d'un air triomphant son "épi rouge," orné à son extrémité de longs filaments où se confondaient la soie et l'or, il s'écria à double reprise : un "blé-d'Inde rouge"... un "blé-d'Inde rouge"... Tous les spectateurs de répéter : un "blé-d'Inde rouge"....

Alphonse sentit un malaise intérieur, et pour déguiser son émotion, il cria encore plus fort que les autres : un "blé-d'Inde rouge." Il était en proie à l'anxiété, et redoutait surtout quelle demoiselle



son ami allait embrasser. Le voyant se diriger vers Pauline, son dépit ne connut plus de bornes. Heureusement pour lui, sa cousine fit une longue et redoutable défense ; mais enfin elle fut obligée de se rendre. Le vainqueur voulait que ce fût à discrétion, mais commençant à se lasser d'une lutte qui le rendait passablement ridicule et qu'il voyait sur le point de se renouveler, il accepta la capitulation qui ne lui permettait qu'un seul baiser. Mlle. Pérault, s'apercevant de la rougeur qui couvrait le front du notaire, comprit de suite qu'elle avait mal agi à son égard, et que ce qui l'avait porté à se conduire de la sorte, était un caprice qu'elle ne pouvait s'expliquer sur le champ. Elle désira réparer sa faute, et pour cela, elle s'exécuta en présentant à M. Durand une joue de la plus belle carnation.

Tant que la contestation avait duré, Alphonse avait senti son dépit fondre de lui-même ; mais lorsqu'il vit comment le tout s'était terminé, il flotta entre le mécontentement et la satisfaction. Tout bien considéré, se disait-il, lors même que ma cousine se serait, dès le commencement, prêtée de bonne grâce à ce que M. Durand avait droit d'exiger d'elle, d'après les lois de "l'épluchette, cela ne signifierait rien.

Au premier moment, le notaire n'avait su comment prendre la conduite de Mlle. Pérault, mais il pensa que ce n'était qu'un enfantillage, dès qu'il fut dans son assiette ordinaire : c'est-à-dire qu'il n'entendit plus les ris moqueurs qui lui avaient fait monter le sang au visage, ni les applaudissements dont il avait été accueilli à son tardif, mais brillant succès.

Quelques autres demoiselles, s'autorisant de cet exemple, ne déployèrent pas une moins belle défense, quoiqu'elles n'eussent que leurs tabliers pour toutes armes défensives. Tous leurs efforts n'aboutirent qu'à faire deux plaisirs d'un ; celui de triompher de leur résistance ne contribua point peu à assaisonner des baisers, qui eussent été quelque peu fades pour certains vieux garçons aux idées moins poétiques et moins inconscientes que celles de leurs jeunes confrères.

C'était sans doute le but que se proposaient ces Clorindes d'un nouvel ordre ; nous ne l'affirmerons pas aux lecteurs ; quant à nos lectrices, nous ne doutons point, qu'avec toute leur sacagité, elles n'en puissent démêler le vrai motif.

Le notaire se trouva à l'aise en voyant que les autres n'étaient pas mieux reçus que lui ; cette circonstance acheva de le confirmer dans l'opinion qu'il s'était faite sur la manière d'agir de Pauline.

C'était un fait inouï dans les annales des épluchettes de ce village que le beau sexe se fût montré si réservé : elles en présentaient pourtant un exemple. Il y avait trois ans de cela : les demoiselles de l'endroit s'étaient liguées contre deux petits-maîtres de Montréal, qu'elles savaient être venus dans l'intention expresse d'embrasser

les plus jolies d'entre elles ; et ce qui est pour le moins singulier, c'est qu'elles avaient gagné à leur parti la plus part des jeunes gens.

Pour expliquer le grand émoi que leur avait causé l'arrivée des deux citadins, il faut dire que ceux-ci étaient le type exagéré de ce qu'on appelle, à la campagne, des muscadins ; c'est-à-dire qu'ils étaient musqués, empesés jusqu'aux oreilles, et tellement pourvus de détestables cigarres de cannelle qu'elles avaient craint d'être boucanées toutes vivantes. N'ayant pu empêcher d'assister à leur réunion ces empesteurs publics, qui parfois justifient passablement dans les rues de la ville l'épithète dont ils furent gratifiés en cette circonstance, elles avaient été mises dans la maligne nécessité d'user de rigueur.

Il en avait coûté beaucoup aux jeunes habitants de se désister pour cette occasion des privilèges qui leur sont garantis par la charte blé-Indienne ; mais la haine qu'ils portent aux élégants de la ville, l'emporta sur toute autre considération. Cette haine prend sa source dans les quolibets dont ils ne manquent point d'être accablés par ceux-ci, tels que dos-bleus, quand ils ont la maladresse de se présenter devant eux dans le costume vraiment patriotique d'étoffe bleue.

Il va sans dire que les deux citadins avaient été superlativement désappointés, et qu'ils avaient trouvé assez insipides ces épluchettes dont on leur avait tant parlé.

Il est temps que nous revenions à nos éplucheurs dont la gaieté était à son apogée.

M. Durand était impatient de voir de quelle manière Alphonse serait reçu de Pauline : il se tenait pour certain que son ami n'en embrasserait point d'autre qu'elle, s'il découvrirait un épi rouge. Alphonse en avait déjà trouvé un qu'il cachait précieusement en attendant qu'il décidât quel usage il en ferait ; il avait assez de pénétration pour comprendre tout ce qu'il y avait de faux dans sa position. Le cœur lui battait à se fendre à la seule idée de la lutte, devenue de mode pour embrasser une demoiselle, qu'il aurait à soutenir contre sa cousine, avec laquelle il était extrêmement gêné par un effet de sa passion naissante.

Sachant bien qu'il serait remarqué s'il disait ne pouvoir trouver de régime rouge et qu'on ne le croirait point, il prend le parti d'aller embrasser quelqu'autre que Mlle. Pérault. Mais que pensera celle-ci de se voir mettre de côté ?... Enfin ne pouvant plus différer, il est contraint à s'y décider ; mais se présente une autre difficulté : qui choisira-t-il ?... Il faut que ce soit l'une des demoiselles Durand, car toutes les autres lui sont étrangères .